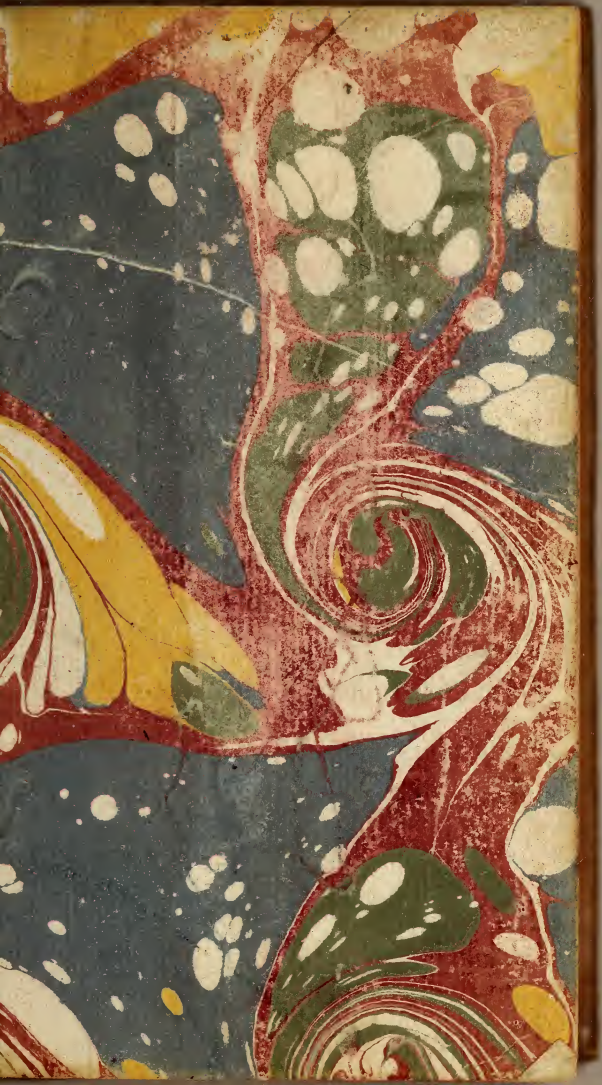
John Carter Brown
Library
Brown University



H15
C820
61

POËMES

SUR DES SUJETS PRIS DE

L'HISTOIRE

DE NOTRE TEMS.

*PUBLIE'S PAR Mr. D**.*

PARTIE ANGLO-GALLICANE.

A LIEGE,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M DCC LVIII.

L'ACADIADE;

OU,

PROÜESSES ANGLOISES

EN

ACADIE, CANADA &c.

POËME

COMI-HE'ROÏQUE,

EN QUATRE CHANTS,

PAR MR. D***

A CASSEL,

AUX DEPENS DE L'AUTEUR.

M DCC LVIII.

L'ACADIADE,

POËME COMI-HEROÏQUE

EN QUATRE CHANTS.

PREMIER CHANT.

Les Anglais portent des Armes aux Sauvages pour les exciter à la Revolte. Les français les prennent sur le fait, & les conduisent à la Rochelle. L'Ambassadeur Anglais demande leur grace, & on la lui accorde; Ils reçoivent même de quoi retourner en Angleterre. Le Capitaine Trent vient dans le Canada & se retranche dans un Fort. Mr. Crevecœur l'attaque. L'Anglais demande grace; on la lui accorde par Generosité: Il dit que les vivres luy manquent, on luy en donne par pitié.

Je chante les graves Bravades
De ces demi-republicains,
Singes des Grecs & des Romains,
Qui dans leurs dernieres Boutades

De l'Europe ont troublé la Paix,
Nous ont donnés maintes ruades,
Et s'en ſont repentis après.
Singes des Romains, quelle injure!
Eſt-ce par leur férocité?
Singes des Grecs, quelle impoſture!
Ils les paſſent en fauſſeté.

Je veux bien convenir ſans peine,
Que le peuple carillonneur
N'a point la prudence romaine,
Sa nobleſſe, ni ſa candeur;
Encore moins il a de la Grece.
Et la douceur & la fineſſe.
Mais quoiqu'il ſe montre à nos yeux
Sous des traits un peu moins heureux,
On pouroit lui trouver, je penſe,
Quelqu' eſpéce de reſſemblance.

Rome égorgea ſon premier Roi.

Tout va bien jusqu'ici, je croi.

Mais rougiſſant d'un pareil crime,

On cache avec ſoin la victime,

On l'emporte ſous ſon manteau ;

Après même on le déifie *.

Albion un peu plus hardie,

Plonge le ſien dans le tombeau,

Dans ſes Diſcours le diablifie,

Et fait un Dieu de ſon Bourreau.

Rome, encor, chaſſe le ſeptiéme,

Sans lui laiſſer ni feu ni lieu;

Londres garde un certain milieu.

* Les premiers du peuple dans une aſſemblée égorgerent Romulus & l'emportèrent ſous leurs manteaux. On fit courrir ſur le champ le bruit, qu'il avoit été enlevé aux cieux.

Il faut bien ſe garder de confondre le crime d'une nation, avec celui d'un ſeul homme, ou même de pluſieurs.

Icy c'eſt le Genie de la Nation qui agit; là c'eſt une perſonne, qui n'eſt pouſſée que par des vues d'interêt ou de fanatiſme, & dont le reſte de la nation a horreur.

Leur Roi n'eſt point chaſſé de même;
On en eût fait ſans doute un Dieu
Pour copier la Gent romaine,
Mais il courut la prétentaine.

Les premiers ont puni Tarquin;
La raiſon, c'eſt qu'il fut faquin:
Vice contre leur Caractère.
Et Londres en fait autant du ſien,
Pour avoir été bon Chretien;
Ce qui près d'eux n'eſt ordinaire.

D'autres exilaient de chez eux
Les Generaux trop malheureux;
On les reçoit à coups de pierre,
Puis on les pend en Angleterre.
Grecs & Romains faiſaient-ils mieux ?

Dans

Dans l'une & l'autre Republique,
La populace frénétique
Vouloit la Guerre injuſtement;
Et dupe de la Politique
De quelque citoien puiſſant,
Dont il ſuivait le Plan ſiniſtre,
La faiſait contre tout venant.
A Londres l'argent d'un Miniſtre,
Qu'ils rembourſent bien chèrement,
Leur en fait faire tout autant.

Expliquons-nous. Par la finance
Honnêtes Gens font ce qu'on veut,
Et d'un rien le peuple s'émeut.
Là des gros mots contre la France
Font autant de plaiſir, dit-on,
Qu'à des français une chanſon.

Or revenons à cette Guerre,

Qui fait *honneur* à l'Angleterre,

Et grand *proffit* assurement :

Ce que je prouve *doublement*.

Honneur primo ! Simple est la Chose,

Par les *Effets* & par leur *cause* :

Sur mer dès le commencement,

On les redouta tellement,

Qu'à Tunis le plus grand Corsaire

Près d'eux n'étoit que de l'eau claire.

Ils s'avançaient avec fureur,

Quand rien ne faisoit resistance ;

Vaisseaux étoient pris sans defense :

Quel héroïsme de valeur !

Leur Conquête préméditée,

Si sagement exécutée,

En ACADIE, au Canada,
A Rochefort & cétera ;
Des Sauvages la barbarie,
Que fit naître leur Courtoiſie ;
L'aſſaſſinat d'un Deputé ;
Leur Bonne-foi dans un Traité,
A qui ſept cent doivent la vie,
Seront le trait de leur hiſtoire,
Qui leur fera le plus de Gloire,
Le plus *croiable*, & même tel,
Qu'il feroit honneur à Cromwel.

Pour le *proffit*, on peut bien croire,
Qu'il va de pair avec l'*honneur*.
Les François leur portent malheur,
„ Si l'on veut bien les encroire :
„ Ils arment leurs bras ſanguinaires,

Et

„ Et ſément partout la terreur :

„ Des Indiens, qui ſont nos freres,

„ Ont déja ſenti leur fureur.

„ Souffrirez-vous pareille horreur ?

„ Marchans contre ces témeraires,

„ Prenez les armes néceſſaires

„ Pour vous deffendre avec honneur . . . "

Si l'on veut voir de l'orateur

La Harangue un peu plus parfaitte,

On n'a qu'à lire leur Gazette.

Mais ô Disgrace, ô coup fatal!

Le Français, ce ſot animal,

Vient troubler l'Anglais *pacifique*,

Qui s'expliquoit ſi *bonnement*.

Malgré toute ſa rethorique

On l'arrête fort méchamment,

Et

Et puis le chaſſe incongrûment,
Sans offrir même un coup de biére;
C'eſt-à-dire d'une manière
Qui ne convenait nullement;
Quatre ſont menés ſeulement
Vers le marquis de la Jonquiére,
Qui les fait conduire par eau,
Jusqu'à la Rochelle, en bateau.
Leur grace alors eſt demandée,
Par Mr. leur Ambaſſadeur;
Leur grace alors eſt accordée
Par le Roi notre bon Seigneur,
Qui leur fit charité publique....
Mais retournons, pour leur honneur,
D'un coup de plume en Amerique.
Voiant des Armes en leurs mains,
Et de la Poudre en abondance,

Pour l'Anglais, par reconnaiſſance
Les Sauvages font les mutins.
On fit partir en diligence
Six cent Français ſous Crevecœur.
Du Quesne ordonne la douceur;
Elle eſt promiſe en conſequence.

On marchait depuis plus d'un jour,
Quand on aperçoit une tour.
„ C'eſt une troupe de ſauvages,
„ Qui ſe ſont retranchés, dit-on,
„ Dans cet eſpece de Baſtion :
„ Car de telles gens, dans leurs Pillages,
„ Mepriſant les liens de la Paix,
„ Ne ſongent qu'à leurs interêts.
„ Comme ils ignorent les uſages
„ Qu'Etats policés ont entre eux,

„ Ils font cequi leur convient mieux.

„ Montrons à ce Peuple barbare

„ Par notre Générosité,

„ A connaitre l'Humanité!

„ Que chacun de nous se prépare

„ A leur marquer de la pitié,

„ Pour les forcer à l'amitié;

„ Dans leurs Cœurs il faut faire naitre,

„ Par les traits les plus obligeants,

„ Des sentiments reconnoissants,

„ Nous y reussirons .... *peut-être.*"

Tout en parlant on s'approchait,

Au Fort bientôt même on touchait.

Dans ce Fort est un Capitaine,

Qui n'aiant d'hommes avec lui,

Tout au plus, qu'une cinquantaine,

Voudrait être bien loin d'icy.

Le Fort eſt entouré ſur l'heure,

Par Crevecœur, le General!

Et Mr. Trent, dans ſa demeure,

Se retranchait tant bien que mal.

Cependant le Français, bon Sire,

Prend le deſſein d'envoier dire,

Que loin de leur donner le Bal,

Il ſe dit leur ami féal.

Brétons étaient, qui des ſauvages

Savaient les differents Langages;

On les envoie à cet effet.

Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait,

Avec un air de confiance

Mrs. les députés de France

Vont déja vers les aſſiegés,

Qui n'étoient des moins affligés . . . .
Mais alors, quelle eſt leur ſurpriſe!
On parle à plus d'une repriſe,
Sans s'entendre des deux côtés.
Etourdis ſont les députés . . . .
Que faire? Ils vont de leur viſite
Rendre reponſe tout de ſuite,
Et dire qu'ils ſont très ſurpris;
Qu'ils leur ont fait une harangue,
Qu'ils ont parlé plus d'une langue,
Et qu'ils n'ont point été compris!
„ Ces Gens, bien differents des autres,
„ Sont plus Sauvages que les notres,
„ Diſoit un des plus ébaubis;
„ Ils ont un air ſombre & farouche,
„ On diroit que rien ne les touche.

„ Par ſes ſignes, ou par ſes cris,

„ On entend le français à ſon aiſe ;

„ Ceux-là ſiflent, & leurs habits,

„ Ont je crois la taille à l'Anglaiſe:

„ Venez les voir: Alors on court. "

Tron s'avançait avec ſa ſuitte,

En le voiant on reſte court . . .

On le reconnait . . . il hezitte . . .

„ Ah! dit-il Mrs. les Français :

„ Aiez pitié d'un pauvre Anglais :

„ Qui n'a plus rien dans ſa marmitte;

„ Par pitié donnez-moi du pain:

„ Je vous jure que j'ay plus faim

„ Qu'un ſimple Officier de milice

„ Qui n'a chaſſé de quatre jours,

„ Et qui reviend de l'Exercice;

„ Je

, Je n'ay pour vous aucuns detours.
, Qu'un pauvre diable vous flechiſſe;
, Du Pain ſuffit, & je m'en vas.
, On ne vous en refuſe pas,
, Lui dit-on. Que Dieu vous beniſſe!
, Mangez-en comme des perdus,
, Mais morbleu n'y revenez plus.

F I N
DU PREMIER CHANT.

SECOND CHANT.

Les Anglais reviennent au Canada. On leur envoie Mr. de Jumonville avec une lettre pour le Commendant. On l'égorge avec plusieurs personnes de sa Suitte ; le reste est fait prisonier. Mr. de Villiers, frere du mort, est envoié contre les assassins. Il les assiége, les force à Capituler, & pour toute vengeance ordonne qu'on rende la liberté aux prisoniers ; on luy donne deux Espions pour Otage.

Est ce un Folet qui vous séduit,
Ou-bien seulement l'Anglomanie?
On diroit qu'un mauvais genie
Aveugle la Nation, la conduit.
Au lieu d'un Peuple belliqueux,
Qui jadis fut si généreux
Punissoit les moindres bassesses,
Etait fidéle à ses serments,
Et les vertus & les talents,

Je

Je ne vois qu'un Peuple barbare
Qui n'a de Mars que la fureur
Toujours injuſte, il ſe prépare
A remplir l'Univers d'horreur.
A peine un Français vient d'écrire
Qu'il n'eſt point en guerre avec eux,
Qu'on en convient: on ſe retire
Pour revenir plus furieux:
C'eſt de la ſorte que l'on trompe.
Un parjure a bien peu coûté
A qui mépriſe tout Traité:
Pour que rien ne les interrompe
Dans l'heureux cours de leurs travaux,
Que leur coûtent cinq ou ſix mots?
Il eſt vrai que cette impoſture
Deshonoreroit d'autres qu'eux,

Et qu'un menſonge auſſi honteux
Contre eux ſouléve la Nature :
Mais qu'importe ? Selon leurs vœux :
Le Fort s'achéve . . . Un ſort heureux
Semble ſourire à leur parjure.

Cependant vient l'inſtant cruel.
Un fait manquait à leur hiſtoire,
Qui, s'ils chériſſent leur memoire,
Doit leur porter le coup mortel.
Deja s'avance une victime . . . ;
Leur parolle était ſes Garants . . . :
C'eſt ainſi que le moindre crime
N'eſt qu'un ſignal à de plus grands.
O vous tous, qui de la Nature
N'avez point étouffé la voix ;
Vous, qui reconnoiſſez ſes droits,

Dan

Dans vos cœurs s'éléve un murmure
Ces cœurs, frémiſſants de Courroux,
Condamnent la cruelle rage
De ce peuple fier & jaloux.
Helas! Il n'eſt pas un Sauvage
Qui n'en ait fait autant que vous.

Cet Officier, dont la memoire
Du Français, plein d'humanité,
Prouve la Generoſité,
Et conſacre à-jamais la gloire,
Ce Deputé, dont le ſeul nom
Couvre de honte & d'infamie,
Ce peuple, que ſa barbarie
A noirci de plus d'un affront;
Jumonville porte une Lettre,
Qu'au Commendant il doit remettre.

On y parle encor de la Paix!

Eſt-ce ainſi qu'on plaît aux Anglais?

Il s'aproche . . . , le feu commence

On tire avec fureur ſur lui,

Trente Soldats l'avaient ſuivi,

Et ne faiſaient nulle deffenſe,

Quand Jumonville, d'une Main,

Pour leur découvrir ſon Deſſein,

Montre la Lettre . . . L'on s'avance,

On l'environne en frémiſſant;

D'un regard plein d'impatience

L'Anglais ſemble, à ſon innocence

Demander compte de ſon ſang.

Voilà donc l'inſtant redoutable

De cette Epoque épouvantable . . . !

Sur qui va-t-on porter les coups?

Siécles futurs le croirez-vous?

Jumon-

Jumonville lisoit encore,
Quand l'Anglais feroce, & jaloux
De voir un rival sans courroux,
Que malgré lui son Cœur honore,
Sur lui s'élance furieux;
Le dirai je . . . ? ô crime affreux!
(Crime que l'Univers abhore,
Et que sansdoute un jour l'Anglais
Placera parmi ses haults faits)
Tout-à-coup ces monstres perfides,
Elévent leurs bras homicides,
Et de ce forfait innoüi
Chacun d'eux veut avoir la Gloire . .
Le trépas, de leurs fers suivi,
Forme un nuage au tour de lui. . .
Il expire . . . quelle victoire!

La Lettre qu'il a dans les mains
Etoit son unique defense ;
Elle eut arrêté la vengeance
D'Ennemis & non d'assassins ;
Et chez un peuple moins feroce,
Loin de commettre un crime attroce,
Elle eut fait respecter en lui
Le Deputé d'un peuple Ami . . .
Que dis-je . . . ? déja plein de rage,
On voit ces horribles boureaux,
De son sang tirant leurs coûteaux,
Des siens faire un affreux carnage.
Mais les sauvages, plus humains,
Pleins d'horreur comme de courage,
S'oppose nt à leurs noirs desseins.
Le triste reste, plus à plaindre,

Outragé ſans pouvoir ſe plaindre,
Dans les fers finiront leur ſort.
A leur fureur un ſeul échape,
Qui craignant qu'on ne le rattrape,
Par les ſentiers les moins fraiés,
Avec vîteſſe prend la fuitte,
Et ſe derobe à leur pourſuitte,
Vient aux habitants effraïés,
Plein de crainte autant que de zéle,
En porter l'horrible nouvelle.
Le ſauvage des environs,
Saiſi d'horreur & d'épouvante,
Prend ſa hache, quitte ſa tente,
Et viend s'offrir à ſes patrons,
Pour vanger, dit-il, leurs affrons.
Mais Crevecœur, prudent & ſage,

Qui

Qui savoit jusqu'où va la rage
De ces sauvages empressés
Quand ils se trouvent agacés,
Pour mettre un frein à leur courage,
Dissimule l'énormité
De l'Anglaise férocité,
Et leur interdit le carnage.
Le frere de l'infortuné
Par les Anglais assassiné,
Qu'un crime aussi honteux irrite,
Le brave & genereux Villiers,
Fut commendé pour la poursuitte
De la bande des meurtriers.

„ Calmez le cri trop legitime
„ De votre vif ressentiment,
„ Oubliez, dit le Commendant,

„ Que

„ Que votre frere eſt la victime,
„ Et que contre ſon aſſaſſin
„ Vous marchez le fer à la main. “
Vous allez au nom de la France ;
Imitez-la, ſoïez humain :
Ne conſultez que la Prudence
Pour arrêter ces furieux ;
Attendez qu'ils ouvrent les yeux,
Pour que leur ſuplice commence,
Le pardon mieux que la vengeance
Punit le coupable orgueilleux.

L'aſſaſſin, dans ce moment même,
Chez l'Indien ruſé, dit-on,
Vouloit de ſa fureur extrême,
Dans les cœurs ſoufler ſon poiſon.
Reuſſit-il ? on dit que non.

Sa Harangue fut alplaudie,
Malgré tout, par les bonnes Gens;
Car on ſait qu'elle fut ſuivie
De promeſſe & de preſents,
Que l'on prit ſans ceremonie,
Et dont les anglais obligeants,
N'eurent que des remerciments.

De ſon cœur calmant le murmure,
Le triſte Villiers s'avançait;
Sa douleur alors ſe taiſait,
Mais le lieu temoin de l'injure
S'offrit alors à ſes regards:
Sur la terre les morts éparts
De ſon Cœur rouvrent la bleſſure.
Un frere noïé dans ſon ſang,
Et le fer encor dans le flanc!

Quel

Quel coup affreux pour la nature!
Que coûtait-il à ces Boureaux
De leur donner la ſepulture?
Eſt-ce pour irriter les maux
De cette troupe de heros?
La colère ſe renouvelle,
Des Cadavres la pale horreur,
Fait naitre un transport de fureur;
Le ſoldat redouble ſon zèle:
Déja ſon regard ſincère . . . . .
La vengeance hate ſes pas,
Sa voix appelle aux combats!
Déjà, dans leur pitié cruelle,
Les *Goiogouins* les *Tranſmontouans*,
Ont juré ſur leurs *Caſſes-têtes*,
De manger les corps tout ſanglants,

Des Anglais, sous leurs coups tombants;
Déjà leurs dents sont toutes prêtes.

Soudain près de leur Fort cachés,
Sur les français trop aprochés,
Les Anglais font une décharge,
Qui dabord, dans le premier rang,
Notez qu'il n'étoit pas trop grand,
Fit une ouverture assez large.
Loin d'en être ému ni surpris,
Du français la fureur redouble;
Avec un orgueilleux mépris
Il s'avance: l'anglais se trouble;
Et voiant qu'il n'a pas beau jeu,
S'il reste seulement un peu,
Il s'enfuit de son Embuscade,
Et dans son Fort se baricade,

Même

Même s'enferme si bien,
Que d'Escalade seroit besoin
Pour entrer tout droit dans ce lieu.
Si l'on y avoit mis le feu,
On auroit vû mainte Grillade,
Que *Goiougouins* & *Transmontouans*
Auroient croqué à belles dents;
Chose plus honête & plus saine,
Au moins mon jugement est tel,
Que de manger la chair humaine,
Comme ils font, à la Croque au sel.

De l'assaillant le feu commence,
Et fait avec quelque fracas
Tomber des jambes & des bras;
Mais l'assiegé, plein de prudence,
Avec un feu toujours nourri,

Fait qu'on s'écarte un peu de lui.
Après trois heures de conſtance
Du côté de nos aſſaillants,
Et de trois heures de reſiſtance
De la part de ces braves gens,
Qui ſe trouvoient ſept ou huit cens,
Qui pourtant, malgré leur grand nombre,
Etants enfin, pour cette fois,
Aſſez bien reduits aux abois,
Pouvoient être tous mis à l'ombre,
Si Villiers doux & généreux,
N'eût pas quelque pitié d'eux.

Voiant leur reſiſtance vaine,
Et que dans les mains du vainqueur
Il faudra tomber par malheur,
Ils font ſortir un Capitaine,

Qui

Qui demande à capituler.

Villiers, ſans témoigner ſa peine,

Un moment le laiſſe parler;

Et ſans aigreur, en homme ſage,

Lui tient à peu-près ce langage:

„ Quand on vient vous porter la Paix

„ On eſt donc ſûr de vous deplaire!

„ Qu'a fait Jumonville aux Anglais

„ Pour que le plus noir des forfaits

„ De ſes peines fut le ſalaire?

„ Des ſauvages craignez les traits;

„ De ſe vanger, dans leur colère,

„ Les ſerments par eux furent faits . . .

„ Vous les voïez, ils ſont tous prêts . . .

„ A preſent regardez ſon frere . . . !

„ Vous tremblez ſur ce qu'il va faire . . ?

„ Raſſurez-vous, il eſt français . . . !

„ Obligés, helas ! de nous rendre,

„ Repond-il, à quoi nous attendre ?

„ De nous qu'exigez vous . . . ? La Paix !

„ Emportez tout votre bagage,

„ Et votre artillerie auſſy,

„ Laiſſez-nous tranquilles icy,

„ Il ne nous faut rien davantage.

„ J'exige pourtant quelqu'ôtage,

„ Pour nous ſervir de ſûreté,

„ Que vous rendrez la liberté

„ A ceux que vous avez en gage :

„ C'eſt-à dire, que dans ces lieux,

„ Vous renverrez ces malheureux.

„ Vous voiez quelle eſt la vengeance

„ Que je tire de mon offenſe.

De sa Grandeur, de sa pitié
Satisfait, quoique humilié,
L'Officier, dans sa citadelle
Va reporter cette nouvelle.
Vageinston, Chef de ces Grivois,
Sourit pour la première fois.
Cependant l'on donne à connaitre,
Qu'on craint l'heure où l'on va paraître
Devant ce vainqueur bienfaisant;
On s'enhardit un peu pourtant:
On fut coupable, on devient traître;
On en sort en le benissant.

Lui, dans ce moment, du sauvage
S'efforçait à calmer la Rage;
Et l'Anglais, pour remercîment,
De deux Espions, pour son ôtage,

A ſon bienfaiteur fait preſent,
Promet de tirer d'eſclavage,
Sans le penſer aucunement,
Le captif qu'il a fait avant.
Captif eſt un terme en uſage
A Tunis, à ce que l'on dit ;
Il doit l'être bien davantage
Chez les Anglais, ſans contredit.

Ainſi finit cette cacade.
L'Anglais qui craignit la Grillade,
Comme la dent des *Tranſmontoüans* ;
Pour ſortir d'un pas difficile,
De reſter deſormais tranquile
A Villiers fit mille ſerments.
On diroit qu'il auroit envie
De laſſer par ſa barbarie

Le Cœur genereux du Français.

Croit-il y réüſſir? Jamais!

Chaque peuple a ſon Caractère;

On verra, quoi qu'on puiſſe faire,

Le Français toujours genereux,

Et l'Anglais toujours furieux.

F I N

DU SECOND CHANT.

TROISIEME CHANT.

La Conquête du Canada ratée.

Tandis que Mars avec ſa pique,
Sa baionette & ſon mousquet,
Au bruit du Canon qui ronflait,
Se promenait en Amerique,
L'Interêt dans Londres agiſſait,
La Diſcorde ſe trémouſſait,
Ecrivait, jurait & criait.
Comme on vit ſous les murs de Troie,
Les Bourgeois qui vivaient aux cieux, *
Venir mal à propos, entre eux
S'entredonner du rabat-joie;
De même auſſi l'on vit, des Dieux
Deſcendre jusqu'en Angleterre,
Et venir ſe faire la Guerre.

Cha-

* Les Dieux chantés par Homere.

Chacun entre eux a ſon parti ;
Le premier ſe nomme Artifice,
Auſſi fin qu'un Fox & demi,
De l'Interêt ſi bon ami,
Qu'il ſe brouille avec la Juſtice
Quand elle ôſe venir ſans lui.
Un ſecond viend, ſon ennemi,
Qui de Controlleur fait l'office ;
Patriotiſme, c'eſt ainſi
Que l'on apelle ce Dieu Suiſſe ;

Par un troiſième il eſt ſuivi,
C'eſt l'Amour qui s'en mêle auſſy,
Tous les trois ont leur competence ;
Qu'un negocie avec la France,
L'autre fait des Diſcours moraux ;
L'Amour choiſit les Generaux,

L'un brouille tout par ſes fineſſes,
L'autre étonne par ſes propos,
L'Amour ſeduit par ſes careſſes,
L'Amour enfante des héros.

Belle *Amy*, cette aimable Actrice,
A Braddock fait de doux adieux.
Déjà ce heros amoureux
Quitte à regret ſa Protectrice.
Allons ſuivre dans ſes exploits
Ce guerrier, cet amant fidèle,
Car la victoire ôſerait-elle
Desapprouver un pareil choix?
Laiſſons cette amante inquiette
Envoier chercher la Gazette
Pour vòir ſi Braddock eſt heureux;
Examinons-le ſur les Lieux.

Cet Hercule de la Patrie
N'aiant plus en mains le fuſeau
D'Onphale, au ſeduiſant muzeau,
Arrive vers Philadelphie
Tous les differents Gouverneurs,
Qui ſouvent font les petits Princes,
Dans chacunes, de leurs Provinces,
Luy firent quantité d'honneurs.
Celui de la Penſylvanie,
Dont l'eloquence eſt infinie,
Fit un Diſcours très doucereux.

Un autre vint qui valloit mieux,
Celui de la neuve Angleterre,
Homme de Paix plus que de guerre.
Rappellons nous ce tems heureux,
Où, quand il portoit ſes cheveux
Il fut un Robin turelure,

Fameux

Fameux dans la magiſtrature ;
Il attendit qu'il devint vieux ;
Qu'il couvrît ſa tête pelée
D'une toque mal affublée,
Pour porter la brette en ces lieux ;
On le connaiſſait fort en France
Pour un homme plein de prudence :
Sirley je penſe étoit ſon nom.
Avec lui s'avançait Johnſon,
Qui n'avait ni l'étourderie
De Braddock, ni la Pruderie
De Sirley, cet homme ſi bon.

Lorsque chacun eut pris ſa place,
Qu'on ſe fût dit de doux propos,
Braddock avec beaucoup de grace
Ouvrit la bouche & dit ces mots :

„ On

„ On m'a chargé de la conquête,
„ Vous le ſavez, du Canada;
„ Et j'ay fait accoucher ma tête
„ D'un projet qui réuſſira.
„ Rien au monde n'eſt plus facile,
„ Vous verrez comme tout ira;
„ Canada ſera bien habile
„ S'il nous échape, ce coup-là.
„ Mais il faut que rien ne tranſpire,
„ De tout ce que je vais vous dire:
„ Car écoutez! Monſieur Johnſon
„ S'en ira, s'il le trouve bon,
„ Auprès de la gent iroquoiſe.
„ Il faut qu'il plaigne les Anglais,
„ Et puis après qu'il en degoiſe
„ Tant & plus contre les français,

„ En

„ En disant qu'ils nous cherchent noise :

„ Et pour lors, sans perdre de tems,

„ Faire à ces Mrs. des Presents

„ Aussi gros que George d'Amboise.

„ Pour l'appuïer dans ses desseins,

„ Il aura force Ameriquains.

„ Quand il verra naître une emeutte

„ Il faut attrouper cette meutte,

„ Chasser les français ric à ric,

„ Et prendre le Fort Frederic.

„ Mr. Sirley le Commissaire,

„ Moins indolent qu'à l'ordinaire,

„ Par l'Ontario s'en ira,

„ Dans Oswego séjournera;

„ Aura soin d'y laisser son ventre,

„ Puis doucement se gliſſera

„ Jus-

„ Jusqu'au Fort de Niagara,

„ Dans lequel il faudra qu'il entre,

„ Dès le moment qu'il le prendra.

„ Pour moi je ſeray dans le centre,

„ Où l'un & l'autre aboutira;

„ C'eſt là qu'il faut me joindre. Au reſte

„ Je me charge de tout le reſte.

„ Les français ſeront bien ſurpris

„ Quand le Canada ſera pris;

„ Car à preſent les imbécilles

„ De bonne-foi ſont fort tranquilles

„ Sur un rien qu'on leur a promis.

„ Que cette nation eſt fole

„ Avec ſa generoſité!

„ Elle en veut faire ſon idole,

„ Elle eſt dans la ſécurité

„ Pour

„ Pour avoir donné ſa Parolle :

„ O la ſotte credulité !

„ Pour le peu que nous voulions feindre ,

„ Nous pouvons aller ſans rien craindre

„ Les attaquer jusques chez eux ,

„ Sans les trouver même en deffenſe.

„ S'ils vouloient venir en ces lieux ,

„ Pour nous voir , quelle difference !

„ On les y recevroit au mieux. "

A ces mots toute l'aſſemblée ,

Laiſſe tomber une Riſée ,

Boit à la ſanté de Braddock ,

Qui ſe rengorge comme un coq.

„ Allez . . . (dit , malgré ſon Ahſtme ,

„ Torris , tout plein d'Antouſiaſme)

„ Piller ce païs en héros.

„ Je

„ Je veux moi chanter vos travaux.
„ Si les ſauvages ſont contraires,
„ Mettez leurs machoires à prix ;
„ Et s'ils ſont aſſez téméraires
„ Pour ſe vanger de vos mépris,
„ Contre ces peuples ſanguinaires,
„ Je m'envais jetter les hauts cris ;
„ Je vais dire à Filadelfie,
„ Que dans leur infiloſofie,
„ Tous ces ſauvages furibons
„ Ne vous font pas plus de façons
„ Pour égorger l'enfant qui crie,
„ Que pour une mere attendrie
„ Qui le met ſous ſes Cotillons.
„ On ne ceſſera de m'entendre,
„ D'une voix langoureuſe & tendre,

„ Dire: Soiez compâtiſſant,

„ Epargnez le ſang innocent

„ Que le ſauvage veut rependre;

„ Pour chaque tête cependant

„ Deux cents Sterlings vous ſont offertes;

„ Allez vous vanger de vos pertes,

„ Mes chers amis, proffitez-en;

„ Epargnez le ſang innocent. "

Johnſon à toute ſa milice
Aiant fait faire l'exercice,
S'en alloit chez les iroquois
Tenter une ſeconde fois
De regagner s'il eſt poſſible,
Le cœur rempli d'humanité,
De ce peuple toujours terrible
Quand il a droit d'être irrité.

Il aperçoit deja la Caze
Du très indifferent Anié,
Et d'un air digne de Pitié,
Lui dit, comme-moi, ſans emphaſe:
„ Si je n'avois beſoin de vous
„ Je n'aurois jamais pris la peine
„ De venir, à perte d'haleine,
„ Pour voir d'auſſi vilains matous.
„ Au fond je vous mepriſe tous;
„ Et ſi par quelque Stratagême
„ Je pouvois vous temoigner même
„ Que je vous haïs à la fureur,
„ Je le ferois de tout mon Cœur:
„ Que l'occaſion s'en preſente,
„ Je ne crois pas, ſur mon honneur,
„ Qu'on puiſſe dire que je mente.

„ Quoi qu'il en ſoit, à m'obliger,

„ Je veux pourtant vous engager :

„ Pour enlever votre ſuffrage,

„ Je viens vous faire des préſents,

„ Ils ſont, je crois, de ſûrs Garants;

„ Chez nous du-moins c'eſt là l'uſage.

Le Diſcours fait, Preſents ſont pris,

Sans que rien pourtant ſoit promis :

„ De ton humeur acariatre,

„ Mon ami nous ſommes inſtruits,

„ Repond le Chef fort mal-apris;

„ Si l'Anglais eſt opiniâtre

„ S'il eſt brutal, s'il eſt jaloux,

„ Eh pourquoi donc le ſerions-nous!

„ Avec le français va te battre,

„ Fais ſi tu veux le Diable à quatre,

„ Nous ne te troublerons jamais:

„ Mais morbleu laiſſe nous en paix.

„ Icy nous aimons la franchiſe,

„ Nous évitons tout embarras,

„ Et ſur nos nattes l'on mépriſe

„ Ces grands riens dont vous faites cas.

„ Nous conſervons tous nos uſages,

„ Nous gardons toujours nos ſerments;

„ Si nous te ſommes differents,

„ Que veux tu? nous ſommes ſauvages.“

Que ce diſcours eſt incongru;

Que repondre à cecy, que dire?

Tenter encor eſt tems perdu.

L'Anglais après s'être mordu

Reprend ſon calme, & ſe retire:

Bientôt il pâlit, & ſon Cœur

Eſt ſuffoqué par la fureur.

Helas ! s'il n'a pu le ſéduire,

Ce n'eſt pas manque de douceur ;

Mais après-tout, c'eſt un malheur,

Il faut bien ſe garder d'en rire.

Johnſon, juſtement furieux,

Les quittoit d'un air dédaigneux :

Alors, pour gagner de vîteſſe

Le français, que cecy ſurprend,

Il vient au Lac St. Sacrement,

Le paſſe, & ſur le champ ſe preſſe,

Pour ſurprendre plus ſurement

Le Fort Frederic, qui l'attend.

Il venoit ; Dieskau l'arrête :

Ce français genereux s'apprête

A lui vendre bien chérement

Sa liberté, dans un moment.
Déja l'impétueux ſauvage,
Qui ne conſulte que ſa rage,
Et qui ſe croit ſûr du ſuccès,
Se précipite ſur l'Anglais,
Dont la Machoire obéiſſante
S'offre à ſa hache impatiente.

Ja ces deux peuples furieux
L'un & l'autre auſſi téméraire,
Auſſi cruel & ſanguinaire,
S'entremordent à qui mieux mieux.
Pour faire pencher la balance,
A l'inſtant Dieskau s'avance;
Devant lui marche la terreur:
Bientôt avec plus de fureur
Entre eux le combat recommence.

Deja le parti des français
A fait coucher ſept cents Anglais ;
Mais par un coup, qui doit ſurprendre,
Quand à rien on ne doit s'attendre,
Dieskau trouve qu'il eſt mis
Entre les mains des ennemis,
Et de douleur il en ſoupire.
Le français ſans chef ſe retire,
Et le ſauvage en fait autant
De ſa journée aſſez content.
Johnſon, qui voit ſon entrepriſe
Marquée au coin du vent de bize,
S'en va comme il étoit venu ;
Cela veut dire aſſez bourru ;
Car ſi l'on en croit la Cronique,
De l'Anglais c'eſt aſſez le tic :
C'eſt ainſi qu'au Fort Frederic
Johnſon s'eſt vu faire la nique.

Il reſte à voir ce que Braddock
A fait en ſortant de ſa coque,
Lui qui prenoit deſſous ſa toque
Que du Quesne lui ſeroit hoc.
Helas! dans ce lieu redoutable,
Près de ce Fort, qui s'eſt rendu,
Pour notre gloire mémorable,
Fatal à ſon individu,
Helas! il arrivoit à peine,
Que le malheureux General,
Bercé d'une eſperance vaine,
Appelle au combat ſon rival.
De trois mille hommes ſon Armée
Pouvoit bien être! aux environs
Deux cent cinquante Françillons,
Suivis d'une troupe animée
De ſix cens Nègres des Cantons,
Se montroient en braves champions,

A peine la trompette ſonne,

A peine le tambour reſonne,

Que l'on voit comme forcenés,

Contre les Anglais conſternés

Courir la troupe turbulente

Des ſauvages déterminés,

Ainſi que la troupe riante

Des français toujours bien peignés.

„ *Pour éteindre la ſoif ardente*

„ *Que mon cœur alteré reſſent,*

„ *Déja ma main eſt toute prête,*

„ *L'Angleterre à mon caſſe-tête*

„ *Fourniroit-elle aſſez de ſang?*

Ainſi s'expliquoit le ſauvage,

Dont rien n'arrêtoit le courroux;

Il vouloit jusques *aux Genoux*

Se pro-

Se promener dans le carnage.

Helas! ce qu'il a ſouhaité
Ne s'eſt que trop exécuté.
En ce moment près de ſa tombe,
Au piéds du vainqueur, Braddock tombe.
„ *Il faut qu'un inviſible bras*
„ *Nous écraſe, vient-il de dire,*
„ *Et ſoit ſans ceſſe ſur nos pas:*
A ces paroles il expire.
Envain du ſauvage irrité,
Contre-Cœur, ſûr de la victoire,
Veut-il calmer la Cruauté;
Il veut avoir l'affreuſe gloire
D'exterminer ſon ennemi.
Le Français pourtant, malgré lui,
A quelques uns ſauve la vie,
Qui leur alloit être ravie.

Un

Un eſprit de rivalité,

Sans doute de chaque côté,

Fit naître tant de jalouſie !

Pourtant jusqu'à ce moment-là,

Le robin, Guerrier-Commiſſaire,

Sirley, près de Niagara

N'avoit encor rien ôſé faire,

Mais alors il ſe remua ;

Car on dit qu'il ne tarda guère,

En homme qui n'eſt pas vaincu,

A s'en aller la pêle au cul.

F I N

DU TROISIEME CHANT.

QUA-

QUATRIEME CHANT.

Mauvaiſe foi de l'Amiral Boſcawen. Certaines Bornes dans la Piraterie reconnues par quelques Anglais. L'Amiral Boſcawen vate l'Eſcadre de Mr. Dubois de la Motte. L'Amiral Hawke en fait autant de celle de Mr. du Gay. Envoy de Vaiſſeaux de Tranſport, pour prendre des Troupes Hollandoiſes, ſans ſavoir ſi elles veulent venir ou non. On va prendre celles de Heſſe, & on avoit oublié l'ordre pour le faire. On laiſſe prendre l'Iſle de Minorque, ſans y envoier des ſecours ſuffiſants.

Peuple fier de ton opulence,

Peuple inſolent dans les ſuccès,

Injuſte & vain dans tes projets,

Toujours cruel dans la vengeance;

Toi dont le moindre des revers

Allume l'implacable rage,

Dont l'oeil avide n'enviſage

Qu'avec chagrin tout l'univers;

Tu

Tu trahis, par ta jalouſie,
Ton inſuffiſante fierté;
Ta bravoure eſt férocité:
Ce n'eſt point mépris pour la vie,
C'eſt horreur pour l'humanité.
Cheris-tu l'idole brillante
Qu'encenſent les autres mortels?
Par quelle route humiliante
Veux-tu monter à ſes autels?

Si la gloire te parait belle,
Sur les mers que vas-tu tenter?
Louis te preſente un modelle,
Deviens juſte, oſe l'imiter!
Oſe nous declarer la guerre,
Avant de piller nos vaiſſeaux,
Laiſſe vivre nos matelots.

Pou

Pour ne point revolter la terre
Rapelle-toi, ſi tu le peux,
Que Boſcawen fut un Corſaire,
Que Byng ne fut que malheureux.
Au dernier offre un azile,
Et fais tomber avec horreur,
Le poids de ta juſte fureur
Sur l'aſſaſſin de Jumonville.

Mais je vois qui retient ton bras ?
Le malheur eſt le plus grand crime;
Et chez toi tout eſt légitime,
Alors qu'on ne ſuccombe pas.
Ainſi Tunis & l'Angleterre
Doivent aller d'un pas égal;
Là le Corſaire eſt Amiral,
Icy l'Amiral eſt Corſaire.

Boſcawen à peine avoit pris
Les vaiſſeaux l'Alcide & le Lis,
Qu'avec un air plein de tendreſſe,
Il dit lui-même à nos Pêcheurs,
Qu'ils pouvoient ſans aller ailleurs,
Près de luy s'occuper ſans ceſſe,
Qu'il n'en vouloit qu'aux Gros vaiſſeaux,
Qui venoient pour l'Iſle Roiale;
Les priant de devenir gros,
Il dit que des marchands de Balle
Ne tentoient point des Amiraux;
Il a même la complaiſance
De faire dire en conſequence
Au General du Cap-Breton,
Qu'on peut pêcher en aſſurance,
Et que pour ſon enorme Panſe

Trop

Trop peu de choſe eſt un goujon.

Il ne promit rien davantage,

Et je peux porter témoignage

Qu'avec grande fidélité

Tout cecy fut exécuté;

Car après s'il les a fait prendre,

C'eſt au bout d'un mois & demi:

Il fit ce qu'il avait promi;

C'etait ſuffiſant ſe rendre,

Plus gros & plus dignes de luy.

Il ſe trouve des imbecilles

Qui diſent que dans tout ceci

Sir Boſcawen a mal agi.

Que ces gens-là ſont difficiles!

Comment! (diſent ces furieux,

Qui de près flairent la moutarde)

„ S'il les met ſous ſa ſauve-garde.

„ C'eſt pour venir fondre ſur eux! "

Depuis quand Mrs., je vous prie,

Avez-vous trouvé dans les Loix,

Que les braves gens dans nos Bois

Demendant la bourſe ou la vie,

Nous avertiſſaient quelques-fois?

Des Anglais ſuivrons la conduitte;

Nous verrons toujours une ſuitte

Des procedés les plus galants:

Ce ſont toujours ces *braves gens.*

Un vaiſſeau Marchand, de Granville

A Marſeille s'en retournait,

Une Fregatte à lui venait;

Se ſauver n'eut été facile,

Il ſe voit pris à l'hameçon.

L'Anglais l'arrête, & pour Rançon,

Remar-

Remarquez la modique ſomme,
Deux mille louis ſont demandés,
Deux mille louis lui ſont donnés.
En échange le galant homme
Fait un billet, pour ſureté,
En cas qu'on ſe trouve arrêté.
Autre Anglais vient ſur le paſſage:
Lors du billet on fait uſage,
Et l'on m'a dit que le billet
Prés du dernier fit ſon effet.
Tous n'ont pas eu même franchiſe;
Mais cette choſe n'arrivait
Que quand, par malheur, on tombait
Sous quelque griffe mal appriſe,
Ou qui n'avoit point fait de priſe.

Mais, Muſe! qui vous a permis
De faire une telle échappade?
Songez que vous avez promis
De ne parler que de Bravade,
Pourquoi vous ſauver, en ce cas,
Par une porte de derrière?
On ſait fort bien que la matière
Sur le point ne vous manque pas.

Mr. l'Ambaſſadeur de France
Etoit encor chez les Anglais,
Au moment que ſon Excellence
Venoit donner mainte aſſurance
D'Amitié, tout comme de Paix;
Avec un ordre bien en forme,
Boſcawen, pour boucher, s'enva,
Le paſſage du Canada.

Mais la Motte l'attend sous l'orme ;

Alors Mr. Macnemara,

De l'Amiral & de sa Flotte,

Auroit pu faire une compotte ;

. . . . . mais . . . .

Il savoit qu'il étoit en paix,

Et de plus il étoit français.

Cependant l'Amiral Corsaire

Reçut ordre du Ministére

De s'en aller, bien promtement ;

Pour fermer au verroux la Porte

De la Rivière St. Laurent,

De crainte que Du Bois ne sorte.

Dire de la Motte ou Du Bois,

C'est du bois vert, ou du vert bois ;

Et des plus verts qu'il soit je pense ;

L'Anglais en a l'experience.

Si, sans nul succès, en allant,
On a tenté de le surprendre,
Notre Anglais croit en retournant
Réussir mieux. Il va l'attendre;
A cet effet, tout de son long
Il s'étoit-couché sur le ventre,
(Sans souffiler un petit mot) entre
Terre neuve & le Cap Breton.
Du Bois de sa commission
En homme intelligent s'acquite,
Et veut s'en aller tout de suitte.
Mais lors il découvrit, dit-on,
La Boscawine intention.
„ On m'enferme icy, que m'importe?
„ Je connois une fausse porte
„ Par où je m'envais de ce pas:
„ Mrs. ne vous ennuïez pas.“

Il dit, & d'abord il enfile
Le petit détroit de Belle-Isle,
Et jusqu'à Breſt, heureuſement,
Il arrive tranquillement.
Pour lors on écrit d'Angleterre,
A notre Amiral inſulaire,
Qui, buvant ſon coup de Pivoi,
Attendoit de fort bonne foi.

Cependant Hawke, ſon confrère,
Alors, près du Cap Finiſtere,
Avec dixhuit vaiſſeaux de Roi,
S'était mis comme dans un cadre :
Il attend du Gay, dont l'Eſcadre,
De Breſt, va joindre le Canal,
Et plante là mon Amiral.

Auſſi pourquoi chercher à prendre,
Mes chers Mrs, de tels morceaux ?
A tout peut-on jamais prétendre ?
Aux marchands prenez leurs vaiſſeaux,
Aux pêcheurs prenez leurs Bateaux ;
Mais dumoins renoncez, de grace,
A vos projets ambitieux :
Il faut, dit-on, que chacun faſſe
Le metier qu'il entend le mieux.

Mais d'où vient ce remu'menage?
Dans quels païs vont ces tranſports?
Hollandais! quoi, c'eſt dans vos ports!
Vont-ils y chercher du fromage?
Non, des Soldats . . . Les pauvres gens!
Ont-ils donc perdu le Bonſens ?

„ Vous

„ Vous avez là fait un voiage,

„ Dit le Batave gravement,

„ Un peu trop inutilement.

„ Mais pour épargner la dépenſe

„ Mon avis eſt, qu'en diligence

„ Vous vous en-retourniez chez vous.

„ Nous vendons bien notre Canelle,

„ Notre ſucre, ainſi que nos cloux

„ De Girofle, & la pinpernelle,

„ Eh que faut-il de plus pour nous?

„ Toujours dupes de l'Angleterre;

„ Sans eux nous pourrions vivre en paix;

„ Qu'avons nous fait dans l'autre guerre?

„ Nous en avons païés les fraix.

„ Mrs. ſi vous etiez tranquiles,

„ Vous vous paſſeriez de ſecours.“

L'Anglais leur fit de beaux discours;

Ses efforts furent inutiles.

Après un long retardement

Il fallut partir lestement.

Alors avec grande vîtesse,

Pour prendre les troupes de Hesse,

Contre le Hollandais pestant

On arrive tout marmottant;

Mais helas! quelle est la surprise

De l'Anglais? encor rebuté!

Son ordre à Londre étant resté,

Luy fait ratter son Entreprise.

Mais laissons-les entre eux jurer,

Laissons-les fumer, s'enyvrer,

Retournons près de la Tamise,

Et tirons l'encre du cornet,

Pour écrire cequ'on y fait.

Va-t-on voir reparaitre encore,
Ces diſputes que l'on abhore ?
Wighs, Jacobites & Torris,
Eſt-ce vous dont j'entens les cris?
En voiant l'éternel désordre
Qui régne chez ces turbulents ;
On dirait qu'ils voudraient ſe mordre,
Sans ceſſe ils ſe montrent les dents.

Je ſuis loin de ce que je penſe,
Je vois des Partis oppoſés :
Sur deux paris de conſequence
Tous les gens de quelqu'importance
Entre eux paraiſſent diviſés :
D'abord on doute ſi la france,
A Toulon, pour tous ſes vaiſſeaux
Auroit aſſez de Matelots?

Autre diſpute encor agite
Tous ces illuſtres citoïens :
Lequel a le plus de merite
De deux Danſeurs Italiens ?
Cependant, tandis qu'on raiſonne,
Avec chaleur, ſur tout cela,
Oui de Toulon, qu'on me pardonne,
Je crois que la Flotte s'en va.

De ceci d'abord on plaiſante,
On en rit pendant quelques jours.
Cependant notre Isle prudente
A décider un peu trop lente,
De ſes ris interrompt le cours :
Blakenay, qui s'impatiente,
Va bientôt avoir du ſecours.
Mais quel ſecours ? Pour tout potage,

A Byng on donne onze vaiſſeaux.

Quel eſt le but de ſon voiage,

Que va-t-il faire ſur les flots?

Vaincre d'abord Galiſſoniére,

Bien plus fort en hommes que lui,

Le chaſſer tout-à-fait d'icy.

Après cela qu'a-t-il à faire?

Cecy n'eſt rien, il faut encor,

Jetter des hommes dans le Fort,

Prendre Richelieu par famine,

Ou bien le battre à tour de bras.

Mais la choſe ne ſe peut pas!

Il faut bien qu'il s'y détermine,

Le Miniſtère ainſi le veut;

Et ſi Byng vaincu ſe retire,

On a toujours tort, va-t-il dire,

Dès qu'on ne fait pas ce qu'on peut.

Ergo,

Ergo, comme le Miniſtère
En tout ceci pouvoit mieux faire,
Ils ſont donc coupables tous deux.
Mais Byng ne pouvoit ſans miracle,
Réuſſir, quand il eût fait mieux.
Celui qui put lever l'obſtacle,
Et qui pourtant ne l'a pas fait,
Eſt bien plus coupable en effet.

Vers Minorque déja s'avance
Cet Amiral infortuné,
Que le ſort avoit deſtiné
A porter ſur luy la vengeance
D'un peuple aveugle & forcené!
Il parait; le combat commence;
La flamme de chaque côté
Se porte avec rapidité.

Le brave la Galiſſonière,
Vient fondre ſur ſon ennemi ;
Rien ne peut s'oppoſer à luy :
De l'Anglais la valeur altière,
Cède au courage du français ;
Tel un torrent, dont la rencontre
Entraîne tout, dans les forêts.
C'eſt vainement que Byng ſe montre
Pour en arrêter les progrès ;
Il faut ceder. Le Miniſtère,
Qui ſait qu'il n'eſt pas aſſez fort,
Va ſansdoute de l'Angleterre
Envoier un nouveau renfort.
Mais helas ! attente inutile,
On eſt ſourd à de juſtes cris.
Richelieu veut prendre la ville ;
Il dit ; *le Portmahon eſt pris.*

Ainſi

Ainſi finit cette conquête,

Qui de Byng fit ſauter la tête,

A fait honneur à Richelieu,

Ainſi qu'à la Galiſſonière,

Et fera ſiffler en tout lieu

Cette race cruelle & fière.

FIN

DE L'ACADIADE.